

Conséquences sémantiques, syntaxiques, culturelles de l'emploi d'anglicismes en français

Introduction

Les langues se sont toujours nourries mutuellement d'emprunts au fil des siècles. Mon sujet porte sur l'extraordinaire accélération récente de l'apparition des anglicismes en français, notamment dans les médias, via Internet, due à la globalisation de la communication. Une grande partie des textes publiés sur la Toile sont traduits de l'anglais. Or, les traductions sur Internet ne sont pas toujours faites par des traducteurs professionnels et comportent des anglicismes.

J'ai cru utile de vous informer de mon travail de recherche dont le volet pratique est mon glossaire de suggestions pour éviter les anglicismes en français, mais la même problématique existe en russe, en espagnol etc. Voici les grands axes de mon raisonnement avant de vous proposer de consulter mon glossaire sur la page francophone du site des Nations-Unies _____

(<http://www.un.org/fr/events/frenchlanguageday/sayitinfrench.shtml>).

I L'anglicisme entraîne une approximation sémantique (parfois des contresens) , une uniformisation et un appauvrissement lexical.

L'anglais et le français sont des langues proches, d'où la tentation de faire des anglicismes ou des calques de l'anglais quand on traduit de l'anglais en français. La solution de facilité, c'est de traduire *development* par « développement », alors que « mise au point », « conception », « évolution », « événement » conviennent mieux dans certains contextes. Je peux citer d'autres exemples analogues : *management, leadership, leaders, platform* etc. *Liberal* traduit par libéral au lieu de centre-gauche conduit tout bonnement à un contresens.

Conséquences

L'énoncé francophone y perd en précision car ces anglicismes pénètrent la langue. Ces anglicismes sont utilisés dans des médias francophones par des francophones s'adressant en français français à d'autres francophones. Il devient nécessaire pour le traducteur de rétablir le sens de l'énoncé francophone pour pouvoir le traduire.

La communication unilingue est déjà une gageure par définition: un locuteur n'est jamais sûr d'être compris comme il le souhaite par son interlocuteur car la langue n'explicite pas tout. Et, si le locuteur francophone réduit systématiquement la précision de son énoncé par un excès d'anglicismes, il réduit encore plus ses chances d'être compris comme il le souhaite. Quid du droit à l'expression si le locuteur a, à sa disposition, un vocabulaire moins précis ? Le locuteur francophone tronque la précision sémantique de sa langue maternelle, il se dote d'un outil linguistique tronqué. Nous sommes nos propres barbares. Rappelons la fameuse citation de Boileau issue de L'Art poétique de 1674 : « Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement. Et les mots pour le dire arrivent aisément. » . Le locuteur d'aujourd'hui n'est plus (ou est encore moins que d'habitude) en équation avec son énoncé : il est comme décalé par rapport à celui-ci. L'énoncé, appauvri par l'emploi de termes approximatifs, perd en précision . Le locuteur de-parle, dirais-je.

Or, à force d'utiliser des anglicismes ou des calques de l'anglais, comme par exemple en traduisant *opportunity* par opportunité, on utilise moins les autres traductions possibles telles qu'« occasion », « manne », « chance », « possibilité » etc. Par conséquent, les expressions comportant un de ces mots tombent en désuétude comme c'est le cas pour 'l'occasion fait le larron'. Certes, à chaque génération, des mots, des expressions apparaissent ou disparaissent. Mais aujourd'hui, ce processus se fait à un rythme accéléré et de façon uniforme puisque la langue source, l'anglais, est la même pour la majorité des traductions sur la Toile.

La réduction de la diversité lexicale engendre une uniformisation lexicale qui conduit à une uniformité des métaphores : les dirigeants du monde entier utilisent « feuille de route », traduction systématique de *roadmap* pour plan etc., ou encore, « vision » (directement repris du mot anglais *vision*, signifiant une vision des choses, une conception de la société, une théorie même parfois etc.) Allons-nous tous parler un même langage imprécis dans nos langues respectives en usant des mêmes mots et des mêmes métaphores traduits littéralement ?

II Calques de la syntaxe anglaise

Notons aussi que la traduction de l'anglais : « J'ai eu l'opportunité de faire ceci ou cela » quand on peut simplement dire : « J'ai pu faire ceci ou cela », est un calque. Rien n'oblige le locuteur francophone à utiliser un substantif en français sous prétexte qu'*opportunity* est un substantif ; une tournure en français avec le verbe pouvoir convient également.

A la fin d'une projection privée d'un film, l'hôte lança à la cantonade : « On va échanger après le film ». 'Echanger quoi ?' me suis-je dit. Le verbe, privé de complément d'objet, me laissait perplexe. Il s'agissait d'échanger ses impressions, nos avis sur le film selon l'expression *to have an exchange*. Peu de temps après, quelqu'un m'écrivit avoir été ravie d'échanger avec moi, voulant dire : ravie d'avoir fait ma connaissance, de s'être entretenue avec moi, d'avoir devisé, conversé avec moi. Là encore, l'absence de complément d'objet tronqua la phrase, et, l'amputa de son sens.

Quand un francophone dit : « Tu peux le croire ? », il copie l'anglais (*can you believe it ?*) car la formulation naturelle en français est plutôt : « Tu y crois toi ? » ou, « Tu arrives à y croire ? ». Or 'y', comme 'en' d'ailleurs, appartient à des tournures très répandues en français.

III Cela devient plus difficile d'étudier dans sa langue maternelle : l'accès au savoir est entravé.

On connaît tous le film l'Age de glace qui a fait la joie des enfants mais qui a dû leur compliquer la vie quand la maîtresse ou le maître à l'école leur parlait d'ère ou de période glaciaire.

Les lycéens assistant à un cours d'économie sont eux aussi face à une dichotomie lexicale nouvelle : on leur y apprend que l'agriculture est le secteur primaire, l'industrie est le secteur secondaire, sous-divisée en industrie lourde et industrie légère, et, que le secteur tertiaire est celui des services. Or les jeunes lisent dans la presse 'l'industrie des langues', ou 'l'industrie bancaire', au lieu de « secteur ou filière des langues » et

« secteur ou filière bancaire » (suite à une traduction hâtive, non-professionnelle de *industry*).

On rencontre administration au sens de gouvernement à cause des traductions littérales d'*Obama administration*. Comment alors un lycéen peut-il comprendre la distinction entre l'ensemble des fonctionnaires d'un pays qui en constitue la fonction publique ou l'administration, et son gouvernement ?

J'expliquai en 2011 à un étudiant qu'*implication* ne se traduisait pas toujours par « implication » mais aussi par « conséquence », « effet » etc. Ainsi, on gardait vivace le binôme lexical cause/conséquence ou l'expression 'lien de cause à effet'. Cela permet de ne pas oublier les expressions 'causes profondes' et 'cause immédiates' ou 'conséquences directes' et 'conséquences indirectes', si commodes pour faire une fiche de synthèse d'un chapitre d'histoire par exemple ! Ces expressions aident à organiser les connaissances car elles sont constituées de concepts abstraits. Dans le domaine médical on rencontre parfois 'déterminants' au sens de facteurs, ou causes, lourds de conséquences. Substantiver un gérondif présent en français n'est pas la norme : c'est un calque grammatical de l'anglais mais surtout on rompt la corrélation lexicale entre cause et conséquence en n'utilisant pas « cause » mais « déterminant ».

Briefing et *debriefing* remplacent souvent « introduction » et « conclusion », qui encadrent la thèse et l'antithèse de la dissertation depuis des générations en France. Est-ce utile de tronquer, d'amputer l'architecture logique exprimée et transmise lexicalement ?

Mental construction a donné 'une construction mentale' alors que concept, ou conception conviennent. *Vision*, à force d'être traduit par « vision », a supplanté « conception de », « théorie de », etc. *Concept* se traduit par « concept » quand parfois il ne s'agit que d'une idée. *Approach* est si souvent traduit par « approche » qu'on en oublie logique, principe directeur etc. N'est-il pas alors plus difficile pour un étudiant de comprendre des écrits philosophiques rédigés en français ? N'enterrons-nous pas une deuxième fois, et cette fois pour de bon, Voltaire, Diderot etc., en rompant la transmission de leur héritage culturel ?

Et le vocabulaire quotidien le plus logique n'est pas épargné non plus : « émission », « programme » et « programmation » n'est plus la chaîne d'abstraction croissante qu'elle était car on confond souvent « émission » et « programme » aujourd'hui à force de traduire *a TV program* par un programme au lieu d'une émission de télé.

Conséquences

Les exemples ci-dessus nous montrent des cas où l'anglicisme nuit à la transmission des connaissances dans différentes matières scolaires.

Nous voyons entrer aujourd'hui à l'université ce que j'appelle 'la première génération Internet'. Ce sont des jeunes qui à l'école primaire faisaient déjà bien souvent leurs exposés en consultant Wikipedia et non pas une encyclopédie. Ils se sont nourris de lectures sur la Toile. En France, la presse évoque souvent les lacunes des élèves en français. D'ailleurs, la Commission Européenne a créé en février 2011 un groupe d'experts de haut niveau sur la lutte contre l'illettrisme, notamment parmi les jeunes de 15 ans en Europe. A l'heure de la globalisation de la communication, les jeunes ont

besoin de plus de cours de français en France, et de façon générale sur leur langue maternelle dans tous les pays.

IV Un décalage culturel s'instaure entre le locuteur et son énoncé

Traduire *event* par « évènement » quand il s'agit d'une exposition organisée à telle date et à telle adresse est étrange. Il s'agit d'une manifestation culturelle.

Utiliser le mot évènement pour une opération publicitaire afin de lancer sur le marché un nouveau produit, ou un nouveau modèle ou le énième volume de la saga à la mode, est un usage nouveau et fréquent et injustifié du mot événement. Qu'est-ce qu'un événement ? 1789, voilà un événement, soit un fait historique, lourd de conséquences, rare, imprévu, qui surgit brutalement, avec des acteurs majeurs. Le lancement d'un produit n'est qu'une étape dans une stratégie de vente ciblant des consommateurs, des clients potentiels. Réduire la notion d'évènement à une opération publicitaire peut être considéré, selon les opinions, comme un signe de la marchandisation avérée de la société, ou comme une tentative délibérée de renforcer ou de susciter la marchandisation de la société. D'ailleurs n'entend-on pas dire aujourd'hui : vendre une idée, un projet pour convaincre son interlocuteur d'une idée ? Descartes n'a pas dit : « J'achète donc je suis » ! Le raccourci est un peu facile peut-être, mais je veux expliquer par là que l'anglicisme éloigne le locuteur de son histoire, de ses références culturelles et plaque des références culturelles, idéologiques étrangères au discours francophone en l'occurrence.

Conséquences

La langue est moins porteuse de connotations culturelles. La langue n'est plus porteuse de ce que j'aimerais appeler l'écho culturel, pourtant constitutif des langues jusqu'à présent. C'est un peu comme le poème *Correspondances* de Baudelaire où « Les parfums, les couleurs et les sons se répondent ». Une langue est un tissu lexical qui correspond à l'histoire collective de ses locuteurs. Une langue reflète une culture. Le locuteur est ainsi décalé par rapport à sa culture. J'aimerais utiliser encore une fois, pour exprimer ce décalage, cette fois-ci culturel, le verbe *de-parler*. Le locuteur francophone *déparle*. Ne faudrait-il pas renforcer le volet national dans les programmes d'histoire (sans nuire aux autres volets) ? Ainsi le locuteur retrouverait la profondeur historique lexicale.

Conclusion

L'utilisation d'anglicismes en français est donc lourde de conséquences. Elle entraîne une uniformisation de l'évolution des langues qui va de pair avec notre communication globale. Il est donc d'autant plus important de préserver les spécificités propres aux langues, issues de leur passé, car la spécificité de chaque langue n'est plus le terreau principal de son évolution. Si une langue, avant Internet, était surtout le reflet de l'expérience collective de ses locuteurs, aujourd'hui elle reflète aussi l'histoire (globale) des internautes. Nous risquons de perdre la diversité des regards portés jusqu'à présent par les langues sur le monde: nous risquons de tous parler le même langage dans différentes langues si nous continuons de subir les anglicismes au lieu de les choisir.

C'est en maîtrisant sa langue maternelle qu'on peut apprendre des langues étrangères.

Myriam de Beaulieu

Interprète de conférence (français, russe, anglais) et étudiante en doctorat de linguistique

PS J'ai commencé mon doctorat de linguistique dans le cadre d'un premier congé d'études pendant lequel j'ai rédigé un rapport en 2010 : [Multiplication des emprunts à l'anglais et accélération de l'évolution du français contemporain](#) que je n'ai pas complété depuis. En revanche, j'ai enrichi mon glossaire de suggestions pour éviter les anglicismes, issu de mon rapport. C'est le volet pratique de ma recherche.

Il est affiché sur la page francophone du site des Nations-Unies: <http://www.un.org/fr/events/frenchlanguageday/sayitinfrench.shtml>.

Pour en savoir plus encore sur mes travaux, (toujours sur le deuxième lien indiqué ci-dessus) cliquez sur

- *"Langues et diversité culturelle" pour lire mon article "Les langues nous parlent, écoutons-les!"*

- *"Multimedia", puis, "Multilinguisme" pour écouter mon entretien "Les langues nous parlent" où j'explique que le statut de locuteur est menacé par la maîtrise moindre de la langue maternelle.*

On peut aussi lire le résumé de mon exposé au colloque organisé par l'EHESS à Paris le 10 mai 2010 <http://traductiontransmissibilite.blogspot.com/2010/04/le-10-mai-11h30-atelier-i-socio.html>